

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV. — Suite.

Ces deux exclamations se croisèrent et l'on vit un jeune officier se dresser debout sur ses épaules et sauter comme un daim au milieu des soldats ébahis.

Suivit un instant de silence pendant lequel Beaulac retint entre ses bras tremblants sa bien-aimée Berthe qui chancelait sous le poids d'un bonheur trop subit.

Mais rougissant de voir tant de regards curieux concentrés sur elle, Berthe s'arracha des bras de son fiancé et se retira quelque peu à l'écart.

Raoul la suivit.

— Vous arrivez à temps, disait le capitaine Taillefer à M. de la Roche-Beaucourt.

— Comment cela ?

— Figurez-vous que les Anglais ont formé le plan de prendre position sur les plaines en forçant le passage du Foulon, dont ils sont peut-être maîtres à l'heure qu'il est.

— Hein !

— C'est cette demoiselle, où cette dame, que M. de Beaulac paraît si bien connaître, qui vient de m'en informer. Elle était retenue prisonnière sur un vaisseau de la flotte anglaise, quand, ce soir, elle a réussi à s'échapper. Or avant de s'échapper, elle a surpris une conversation entre les officiers du bord. Figurez-vous que ces damnés Anglais ont appris d'un traître infâme que nous attendions cette nuit un convoi de vivres et quel était le mot de passe convenu entre nous pour le laisser passer. Saïssissant l'occasion au vol, ils ont chargé de troupes leurs chaloupes que les nôtres ont prises pour celles que nous attendions, vu qu'on leur a crié le mot de passe en bon français. De sorte que les Anglais sont descendus jusqu'au Foulon sans obstacles.

— Mille tonnerres !

— Comme ces berges ont passé vis-à-vis d'ici vers onze heures, les troupes qui les montaient doivent être maintenant débarquées au Foulon.

— Sacrebleu ! et M. de Montcalm qui paraît-il, a rappelé au camp de Beauport le bataillon qu'il avait consenti, avant-hier, à envoyer sur les hauteurs de Québec ! (1) Les plaines vont se trouver sans défense, si Vergor n'oppose pas une résistance vigoureuse en attendant qu'on lui envoie du secours. Mordieu !

— N'êtes-vous pas d'avis qu'il faut prévenir immédiatement M. de Montcalm ?

— Mais certainement !

— Nous n'avons pas de chevaux.

— Et les miens donc ? Holà... Beaulac !

En s'entendant appeler par son chef, Raoul coupa court au doux entretien qu'il avait depuis une minute avec sa Berthe chérie.

— Qu'y a-t-il à votre service, mon commandant, dit-il en s'approchant de la Roche-Beaucourt.

— Vous allez remonter à cheval et courir à franc-étrier au camp de Beauport. Demandez le général et dites-lui que l'ennemi menace le Foulon. Lavigneux vous suivra. Moi, je vais aller prévenir les hommes de ma compagnie. Dites à M. de Montcalm que j'accours et que je lui amène tous les renforts que je pense trouver sur mon chemin. Allons, Taillefer en route, vous aussi.

— Pardon, mon commandant, dit Raoul. Mais que va devenir Mlle de Rochebrune. Je ne puis la laisser seule ici.

— Diable !... Prenez-la en croupe avec vous. Elle ne pèse pas assez pour fatiguer beaucoup plus votre cheval.

— Oh ! merci, monsieur !

— Bien ! bien ! en selle. Ah ! dites-donc, Beaulac ?

— Monsieur ?

— Dans le cas où l'ennemi serait maître des plaines d'Abraham, passez par le chemin de Sainte-Foye, afin de ne pas être arrêté.

— Oui, commandant ?

M. de la Roche-Beaucourt, qui n'était pas descendu de cheval, tourna bride et partit à fond de train dans la direction de la Pointe-aux-Trembles.

Tandis que les soldats du capitaine Taillefer repliaient les tentes ou reboulaient leurs sacs pour se mettre en marche, les deux autres chevaux prenaient au grand galop le chemin de la ville. Beaulac et Berthe montaient le premier. Lavigneux suivait sur le second. Le brave canadien était si content de revoir sa petite demoiselle, qu'il essayait du revers de la main, tout en galopant, une larme de joie qui voulait obstinément quitter ses yeux attendris par la charmante vision qui s'offrait à eux dans l'ombre.

Ravissant en effet, était l'aspect présenté par le charmant groupe que formaient Beaulac et Mlle de Rochebrune.

Ferme en selle comme un bronze, Raoul guidait son coursier de la main droite, tandis que son bras gauche, passé autour de la ceinture de sa fiancée, maintenait la jeune fille en croupe. La fine taille de Berthe, souple comme une liane, se cambrant sur le bras nerveux de son amant. Enivrée par cette course vertigineuse,

la tête inclinée vers l'épaule de Raoul et les yeux à demi fermés, Berthe contemplait son fiancé dans une muette extase.

Et sous eux, comme il bondissait le vaillant coursier noir. Sa longue crinière au vent, et mordant avec rage le frein couvert d'écume, il allait dans la nuit sombre rapide comme la tempête, frappant sans relâche de ses sabots ferrés les pierres de la route, d'où jaillissaient des étincelles.

Derrière eux fuyaient les grands arbres, comme les soldats d'une armée de géants en déroute; tandis que le galop furieux des chevaux allait réveiller les échos endormis dans les profondeurs du bois qui bordait les deux côtés du chemin, et roulait continu sous les sonores arceaux de feuillage, comme les grondements lointains du canon.

Ils coururent ainsi longtemps, sans dire un mot. Tout entiers à leur félicité, ils en savaient intimement les douceurs, semblant craindre d'élever la voix de peur que le seul souffle de leurs paroles ne la fit envoler.

La nuit cependant paraissait fuir derrière eux avec le chemin dévoré. Car le ciel blanchissait graduellement du côté où ils allaient. Déjà même l'horizon se parait à l'orient d'un ruban argenté qui se transformait peu à peu en large écharpe d'or à mesure que la clarté du jour envahissait le ciel.

Raoul regardait Berthe. Quelle était belle si près de lui ! Sa tête fatiguée s'appuyait maintenant tout à fait sur l'épaule de son ami. Ses beaux yeux bruns se miraient dans ceux de Raoul et sur ses lèvres empourprées frissonnaient un céleste sourire, pendant que les flots épais de sa chevelure noire flottaient au vent du matin qui la soulevait en tresses onduleuses pour la caresser avec plus d'amour.

La tête de Raoul finit par s'incliner aussi, et quand ses lèvres furent à la hauteur du front de sa bien-aimée, elles s'y posèrent éperdues sur une boucle folâtre qui serpentait sur la tempe où courait un petit réseau de jolies veines bleues.

Raoul sentit frémir sur son bras le cœur de sa fiancée.

Il releva la tête, et baignant de nouveau son regard dans l'œil limpide de la jeune fille.

— Berthe, dit-il, il me semble qu'à présent je pourrais mourir.

— Oh ! ne parlez pas ainsi. Raoul ! Ces paroles répondent trop à la pensée douloureuse qui vient de me mordre au cœur. Je me disais que notre bonheur étant trop grand pour durer, de nouveaux malheurs allaient fondre sur nous.

— Allons ! allons ! enfant. Trêve de ces idées sombres. Nous avons assez souffert, il me semble. L'avenir est à nous.

— L'avenir, Raoul, l'avenir n'appartient qu'à Dieu.

Sous le coup de ces pensées funestes que le malheur jaloux jetait entre eux pour les arracher de l'extase dans laquelle ils étaient ravis, les pauvres enfants se turent et continuèrent à chevaucher quelque temps en silence.

Mais l'insouciance inhérente à leur âge et la joie de se revoir après une aussi longue séparation, leur fit bientôt reprendre leur amoureux babillage.

Beaulac l'en ayant priée, Mlle de Rochebrune lui fit le récit de ses aventures. Puis la conversation devint plus intime. Ils se parlèrent longtemps bien bas, tout bas, car la bouche de Raoul était si près de la fine oreille de Berthe que la jeune fille sentait l'haleine de son amant flatter les contours de sa joue veloutée. Leurs regards, où se lisaient tous les sentiments de leur âme, accompagnaient ce duo plus charmant encore que les harmonieuses roulades que les oisillons perlaient à la cime des arbres, sur le passage des deux amants, en lustrant leurs plumes avec les gouttelettes de rosée tombées sur le bord de leurs nids.

Les chevaux couraient toujours, et sous leurs pieds nerveux, la terre du chemin fuyait grise et rayée.

Comme ils arrivaient au Belvédère, sur le chemin de Sainte-Foye, Raoul et Lavigneux entendirent des coups de fusil qui crépitaient sur leur droite, dans la direction des plaines ou du Foulon.

— Entends-tu, Jean ? s'écria Raoul.

— Oui, mon lieutenant, il y a déjà une demi-heure que ça dure.

En effet, Lavigneux, qui était moins préoccupé que les deux amants, entendait depuis quelque temps la fusillade.

— Mon Dieu ! dit Raoul, nous n'arriverons jamais à temps !

Il enfonce ses éperons dans les flancs de sa monture. Le noble animal bondit sous le coup, et son allure, effrénée pourtant, s'accrut encore. L'écume tigrée le poil lustré de ses flancs noirs comme l'aile du corbeau, et courait en veines blanches sur ses souples jarrets.

Raoul déboucha bientôt dans les champs, déserts alors, où s'élève aujourd'hui le faubourg Saint-Jean. Il jeta un regard à droite. Mais le terrain sur lequel il courait était trop bas pour qu'il pût voir ce qui se passait en arrière des hauteurs d'Abraham. Il n'aperçut, au-dessus des collines, que de légers flocons de fumée blanche, dont les taches ourtées ressortaient de la teinte rose dont l'aurore illuminait l'orient.

Quelques coups de fusil retentissaient encore, mais le bruit en allait s'affaiblissant à mesure que Beaulac approchait de la ville.

En quelques secondes, Raoul arriva près de la porte Saint-Jean.

— Qui vive ! cria la sentinelle, dont la sil-

houette se découpait en noir sur le ciel au sommet du rempart.

— France.

— Quel régiment ?

— Compagnie de la Roche-Beaucourt. Estafette. Ouvrez vite, l'ennemi est au Foulon.

— Au Foulon !

— Vous n'en savez rien ! Mais, mordieu ! n'avez-vous point entendu la fusillade ?

— Oui, mais nous avons cru que c'était notre convoi de vivres que les Anglais attaquaient. Nous n'y pouvions rien. (1)

— Ouvrez ! pardieu ! ouvrez !

Avant que le factionnaire n'eût donné l'éveil au corps de garde et que les soldats du poste n'eussent ouvert la porte de ville, qu'on tenait barricadée, il s'écoula bien un quart-d'heure.

Beaulac s'en rongea les poings. Lavigneux sacrata à s'en casser les dents.

Enfin, l'entrée fut libre.

Les chevaux s'enfoncèrent sous la poterne. Il était passé quatre heures. Tout le monde dormait dans la ville.

— Donnez l'alarme ! cria Beaulac aux soldats.

Et sans plus s'arrêter, il lança son cheval au galop dans la rue Saint-Jean, tandis que les cris perçants des clairons qui sonnaient l'alarme éclataient derrière lui.

Arrivé au détour de la rue du Palais, il voulut passer outre, pour aller déposer Berthe chez Mlle Longpré, qui demeurait sur les remparts.

Mais Mlle de Rochebrune s'y opposa.

— Au revoir, Raoul, dit-elle en se laissant glisser à terre. Ne perdez pas une minute : la patrie avant tout. D'ailleurs, je ne suis qu'à deux pas de chez moi.

— Adieu donc, ma chère Berthe.

Et Beaulac, toujours suivi de Lavigneux, piqua des deux vers la porte du Palais.

Ah ! si l'infortuné jeune homme eût prévu de quelles larmes de sang il déplorait, le soir même, d'avoir ainsi laissé sa fiancée seule au milieu de la rue déserte !

En deux secondes il atteignit la porte du Palais, où il pensa devenir fou d'impatience pendant les dix minutes qui s'écoulèrent avant qu'on la lui pût ouvrir. La même scène se renouvela au pied de la côte, en bas de la rue Saint-Nicolas, puis à la tête du pont de bateaux sur la rivière Saint-Charles.

De sorte qu'il était passé cinq heures quand Raoul, laissant le pont derrière lui, put enfin galopper librement sur le chemin de Beauport.

Partout sur son passage il jeta l'éveil.

Les troupes qui avaient bivouaqué durant la nuit allaient rentrer sous les tentes. (2)

Enfin, lorsque les chevaux fumants de Beaulac et du canadien, s'arrêtèrent près de la maison (3) que le Général occupait à Beauport, il était six heures. (4)

CHAPITRE V.

LES TRAITRES ET LES BRAVES.

Il était bien ourdi le complot de l'intendant Bigot.

D'abord, lors de son entrevue avec Wolfe, Sournois avait fait promettre au général anglais, ainsi qu'aux brigadiers Monckton, Townshend et Murray, qu'ils garderaient sur cette transaction un inviolable secret.

Rassuré de ce côté, Bigot, qui pensait, avec beaucoup de raison, n'avoir pas à craindre l'indiscrétion de Vergor et de Sournois, ne songea plus ensuite qu'à saisir le moment propice à l'exécution de son dessein.

Il ne fut pas longtemps à l'attendre. L'armée commençait à manquer de vivres, vu que les vaisseaux anglais bloquaient le fleuve en haut et en bas de la capitale et que les vieillards, les femmes et les enfants qui avaient, pendant quelques semaines, transporté des provisions à force bras, depuis les Trois-Rivières jusqu'à Québec, étaient maintenant exténués par ce travail atroce. Il fallait aviser à ravitailler au plus tôt la ville et l'armée. C'était le devoir de l'intendant et du munitionnaire. Aussi, proposèrent-ils qu'on tentât l'expédition d'un convoi par eau, qui, à la faveur d'une nuit noire, forcerait le blocus en trompant la vigilance des marins anglais. On se rendit d'autant mieux à cet avis que c'était le seul possible, et l'on fixa la nuit du douze au treize septembre pour cette tentative. (5)

Il ne s'agissait plus pour Bigot que de faire connaître cette particularité aux généraux anglais afin qu'ils en profitassent. Voici comment Sournois s'y prit, selon les ordres de son maître. Il s'aboucha avec deux soldats de la garnison de Québec, gens de sac et de corde et ivrognes au moins autant que lui. Comme il les avait déjà traités plusieurs fois, il fut facile au valet de les décider à le suivre dans une taverne dont il était l'habitué.

Là, après mainte rasade, Sournois feignit de paraître plus échauffé qu'il ne l'était réelle-

(1) " L'on entendit des coups de feu au-dessus de Québec : dans la ville, on crut qu'un petit convoi de vivres qu'on faisait venir par eau avait été attaqué par les Anglais."

(2) Historique.

(3) On peut voir encore cette maison, abandonnée maintenant, sur la terre de M. le colonel Gury à Beauport.

(4) " M. de Montcalm reçut la nouvelle inattendue de ce débarquement, à six heures du matin." M. Garneau.

(5) " On essaya de se servir encore une fois de la voie du fleuve, tout hasardeuse qu'elle était, pour faire descendre des vivres, et c'est à la suite de cette résolution que fut expédié le convoi dont nous venons de parler." M. Garneau.

ment. D'abord, il s'apitoya sur le sort de ses deux amis qui ne pouvaient manquer de perdre très-prochainement le goût du vin, vu qu'il savait de source certaine que les Anglais étaient à la veille de s'emparer de la ville et qu'ils se préparaient à passer toute la garnison au fil de l'épée, à cause de la longue et opiniâtre résistance opposée jusqu'alors aux assiégés. Et, sans qu'il y parût, Sournois leur infiltra l'idée de désertion pour prévenir le funeste sort qui les attendait, comptant bien que l'imagination excitée des deux troupiers ferait le reste.

Comme on continuait à lever le coude et que l'on buvait chaque fois à verre pleurant, Sournois simula une ivresse encore plus imprudente. Il alla jusqu'à dire que si la ville, par grande chance, n'était pas prise d'assaut, la garnison périrait de faim parce que le fleuve était bloqué par les Anglais, au-dessus et au-dessous de la capitale. Déjà les vivres étaient des plus rares à Québec, et le convoi que l'on attendait dans la nuit du douze au treize serait certainement intercepté par l'ennemi.

— Pour preuve que je n'invente pas, leur dit confidentiellement Sournois, et que je suis bien renseigné, je puis même vous apprendre quel est le mot d'ordre que les conducteurs du convoi devront jeter à nos sentinelles. C'est : Monon... galché.

Il eut soin d'entrecooper ce mot d'un hoquet fictif.

Puis Sournois, qui tenait à ne pas griser complètement ses deux hommes, sortit avec eux du cabaret et les quitta.

C'était le soir.

Les idées sombres que le valet y avait jetées fermentant avec le vin dans le cerveau des deux soldats, ils se dirigèrent à pas de loup vers les remparts, suivis de loin par Sournois qui les épiait. Arrivés sur le mur de l'ouest, entre les portes Saint-Jean et Saint-Louis, et après s'être assurés que personne ne les observait, ils se laissèrent glisser en bas de la muraille, du côté de la campagne. Ce qui leur fut très-facile, vu que le mur n'avait guère plus, en cet endroit, de six à sept pieds de haut par suite de la négligence, peut-être systématique, apportée à fortifier Québec.

Sournois revint à l'intendance en se frottant les mains. Ce plan, qui pouvait aussi bien manquer, avait réussi à merveille. Quant à lui, en supposant que les deux troupiers ne fussent pas désertés et qu'ils eussent rapporté aux autorités françaises les paroles qu'il avait comme laissé échapper, on ne pouvait songer à l'inquiéter pour quelques propos proférés durant l'ivresse.

Les soldats gagnèrent la flotte mouillée au Cap-Rouge. Pour s'attirer les faveurs de leurs nouveaux maîtres, ils dévoilèrent aux généraux et l'attente du convoi de vivres par les Français et le mot d'ordre convenu. (1)

L'on sait maintenant que les Anglais, profitant de ce bon avis, s'embarquèrent sur des bateaux, à la faveur des ténèbres et se laissèrent glisser avec le baissant vers le Foulon. Aux sentinelles qui les interpellèrent, quelques officiers qui parlaient le français donnèrent le mot de passe en ajoutant :

— Ne faites pas de bruit, ce sont les vivres ! (2)

Grâce à ce stratagème, les troupes anglaises descendirent sans encombre jusqu'à l'anse des Mères. (3)

Rendus entre les postes de Saint-Michel et du Foulon, ils débarquèrent sans coup férir. Wolfe à la tête de l'infanterie légère s'avança, dans le plus grand silence, vers un corps de garde qui défendait le pied de la rampe que longe le ruisseau Saint-Denis en se précipitant des hauteurs de la falaise.

Mais durant ce temps-là, que faisait Vergor, le commandant du poste qui demeurait à l'endroit du débarquement ?

Il dormait ou feignait le sommeil, ce brave capitaine !

La suite au prochain numéro.

(1) " Par deux soldats qui, la veille, avaient déserté, les Anglais avaient été informés que cette nuit quelques chaloupes chargées de vivres devaient descendre à Québec." M. Ferland.

M. Dussieux dit aussi à ce sujet, dans une note de son ouvrage, que : " Des déserteurs avaient communiqué le mot d'ordre aux Anglais."

(2) Historique.

(3) Je ne puis m'empêcher de citer, à ce sujet, ce passage saisissant et poétique de l'histoire de la conspiration de Pontiac par M. Francis Parkman. Il représente Wolfe, encore faible des suites de sa maladie et descendant, entouré des siens, vers le Foulon. " He sat in the stern of one of the boats, pale and weak, but borne up to a calm height of resolution. Every order had been given, every arrangement made, and it only remained to face the issue. The ebbing tide sufficed to bear the boats along, and nothing broke the silence of the night but the gurgle of the river and the low voice of Wolfe as he repeated to the officers about him the stanza of Gray's elegy in a country Church-yard which had recently appeared and which he had just received from England. Perhaps as he uttered those strangely appropriate words :

" The paths of glory lead but to the grave," the shadows of his own approaching fate stole with mournful prophecy across his mind. " Gentlemen, he said, as he closed his recital, I would rather have written those lines than take Quebec to-morrow."

Un homme, avec des cheveux en accroche cœurs sur les tempes, subit un interrogatoire de police correctionnelle :

Le président. — Pourquoi ne travaillez-vous pas pour nourrir votre femme légitime ?

Le prévenu. — Ma femme légitime ! Est-ce que j'en ai une ? C'est pendant la Commune que je me suis marié : aussi, je demande qu'on casse mon mariage !... La Commune a abusé de ma jeunesse et de mon inexpérience !...